

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »

Michel BAKOUNINE

23 SEPTEMBRE 1965
NUMERO 368
0,50 F. LE NUMERO
37^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

La foire électorale

NOUS voilà. Le coup d'envoi est donné. On se démène un peu partout. La grande bataille électorale a commencé. Personne ne se fait d'ailleurs d'illusions quant au résultat final, mais il faut bien gaver l'électeur de formules creuses, de « démocratie » et de « liberté », si l'on veut avoir quelque chance de conserver une sincère confiance. C'est la grande mystification, les promesses déclinées, les appels déchirants : il faut sauver la démocratie qui n'a jamais existé que dans l'imagination des candidats beaux parleurs.

L'opposition voudrait tout de même faire quelque chose, montrer un semblant de cohésion, c'est une question de prestige et de gros sous. Malgré les échecs enregistrés antérieurement, on multiplie les contacts, on s'affole, on perd toute notion de lutte de classes, on va jusqu'à solliciter les organisations de « jeunes patrons » pour défendre théoriquement les intérêts des travailleurs.

Trouver un candidat qui puisse plaire à tout le monde, qui soit assez débrouillard pour tromper tout son monde, voilà la grande préoccupation de la gauche. Pourtant, ils ne manquent pas ceux qui briguent le combat singulier avec de Gaulle et qui pensent, malgré leur défaitisme réaliste, en tirer un certain nombre d'avantages pour leur « carrière » personnelle.

On nous déclare qu'« un certain nombre d'avocats républicains (y aurait-il des avocats fascistes ?) ont estimé que le président de la Ligue des droits de l'homme était, tant pas sa fonction que par ses qualités personnelles, l'homme le plus qualifié... ». Certains affirment qu'il s'agit là de « la seule candidature de gauche actuellement possible... ». On espère ainsi réunir un certain nombre de voix en récoltant en particulier celles de minorités d'extrême-gauche qui, habituellement, se tiennent à l'écart de la farce électorale. Peut-être recueillerait-on en effet les suffrages de ceux pour qui la lutte ouvrière est une affaire de protestation platannique et d'antichlorisme dépassé. Quant aux anarcho-syndicalistes, ils prêchent l'abstention massive comme ils n'ont cessé de le faire.

Le choix de cet « homme de gauche » est significatif. Il montre assez que les politiciens se bornent à réclamer pour la classe

des travailleurs des « droits théoriques », de grandes épithètes ronflantes, « respect de la dignité humaine », etc.

Mais pour nous la dignité du travailleur ne réside pas dans une déclaration de principe couchée sur un morceau de papier : elle est dans sa condition de chaque jour. Elle n'est pas une affaire de droits, elle est un état de fait. Et seul le bouleversement des conditions objectives de la production et de la consommation est susceptible d'amener l'émancipation des exploités.

Les droits théoriques, nous les avons depuis 1789, et cependant, l'exploitation de l'homme par l'homme est plus flagrante que jamais et les élus de la classe ouvrière votent les lois qui affermissent le système capitaliste.

Voici quelques points d'un « programme minimum commun » proposé à la gauche par le Parti communiste :

Il s'agit d'établir un « gouvernement d'union démocratique ». Nous savons tous que cela signifie : collaboration de classe au nom d'un intérêt général qui n'existe pas, au nom duquel les dirigeants politiques trahiraient,

comme en 1935, les revendications spontanées de la base trop confidente.

« Sauvegarde et extension des droits des conseils municipaux et généraux ». Nous voulons un fédéralisme effectif construit de bas en haut, le seul qui puisse répondre aux exigences de la consommation et aux possibilités de la production organisée sur des bases rationnelles avec exclusion de la notion de profit. Si les organismes régionaux, municipaux ne sont que les rouages commandés par un Etat centralisé et dirigé par la finance internationale, nous les considérons comme de simples mécaniques d'oppression.

« Nationalisation des grands monopoles ». C'est aller dans le sens du système capitaliste tendant à une concentration industrielle qui lui permet de réunir dans les mains de quelques individus toute la vie économique du pays. Il ne s'agit pas de concentrer, il s'agit d'harmoniser la production ; aussi nous sommes pour la collectivisation des moyens de production, nous sommes pour l'expropriation capitaliste au profit de la collectivité.

Personne ne saurait, surtout pas l'Etat, posséder en propre les moyens de production, car personne ne doit pouvoir restreindre le droit au travail. Ce qui n'a pu être réalisé que grâce à l'effort collectif appartient à la collectivité. La propriété ne doit pas passer à l'Etat, elle doit être abolie.

« Construire au moins 500.000 logements par an dont 300.000 H. L. M. ». Comment ? 200.000 logements spacieux pour loger cadres et ingénieurs et 300.000 « cages à lapin » pour entasser les prolétaires laborieuses ! Il est vrai qu'au P. C. on a une notion très respectueuse de la « hiérarchie ».

Assez de comédie ! Assez de droits théoriques ! On ne marchand pas sur ce qui devrait appartenir de fait aux travailleurs. Lorsque les exploités auront compris que la politique, foyer de bassesses, d'hypocrisie et de mensonges, n'aurait mener qu'à de nouvelles formes d'exploitation ils prendront en main leurs propres affaires et précipiteront la révolution sociale par une abstention massive précédant la grève générale expropriatrice et gestionnaire.

Exécutants et organisateurs

Le président Hofmeyer, au procès d'Auschwitz, devant les reproches lui étant adressés de ne juger que les « petits », les autres, les « grands », n'ont pas pu ou pas voulu répondre : « Les autres, qui sont-ils ? Ce sont les Hitler, Heydrich, Eichmann, Pohl, Hoss, Himmler. Tous ont été condamnés ou se sont suicidés. Il ne reste donc plus que les exécutants, mais les exécutants sont tous aussi responsables que les organisateurs ».

Ceci amène deux questions aux assemblées du président Hofmeyer. La première est qu'il ne semble pas du tout certain que les « chefs » nazis furent tous jugés. Entendons par « chefs » tous ceux qui avaient une responsabilité dans l'armée de terre, de l'air ou de mer. Sans omettre, naturellement, ceux de la SS, de la Gestapo, voir des services civils qui touchèrent de près les camps d'extermination. Ramener la responsabilité du nazisme aux six « salauds » sus-nommés me semble de la plus haute fantaisie.

La deuxième question, la plus importante, est de savoir dans quelle mesure les « exécutants » sont aussi responsables que les « chefs » ou « organisateurs ». Cela soulève plusieurs problèmes : en premier, jusqu'à quel point un « exécutant » peut refuser un ordre venant de ses supérieurs, c'est-à-dire des « organisateurs ». Si les « exécutants » sont responsables, cela signifie qu'ils peuvent non seulement discuter un ordre, mais aussi le refuser ; ils sont donc de ce fait responsables au même titre que les « organisateurs ». Mais, s'ils ne peuvent discuter un ordre s'ils doivent obéir aux « chefs », ils sont automatiquement irresponsables sur le plan juridique.

En fait, que signifie le terme « responsable » non dans le sens purement juridique, mais dans le sens humain comme le pose les tribunaux aux procès des camps de concentration politiques nazis ?

Sont responsables de leurs actes tous ceux qui ont librement accepté un engagement dans l'armée ou dans un service de police, SS ou Gestapo. Sont responsables, même si à l'origine ils étaient requis, tous ceux qui ont accepté un « grade » dans cette armée ou ces services de police. Ne sont pas tous ceux qui furent « requis » et refusèrent un grade quelconque dans l'armée ou la police. En fait, un homme est toujours « responsable » de ses actes, il peut toujours refuser, même s'il doit en souffrir, de collaborer par exemple à un « génocide ».

Par ailleurs, il est certain que la majorité des hommes acceptent plus ou moins servilement les « ordres » des « chefs » et se dégent en se disant : « Les responsables, ce sont eux et non moi ». Il est également certain que les « risques » encourus en cas de refus d'obéissance en temps de guerre sont grands et que les hommes ayant une responsabilité familiale hésitent à s'engager dans une voie dont l'issue est la prison, voire le poteau d'exécution.

Les responsables, les vrais, c'est l'ensemble du capitalisme international, c'est lui qui amena le nazisme par peur, par haine non seulement du communisme, mais de la classe ouvrière. C'est lui qui, voyant le « peuple », comme ils disent avec une moue de mépris, désirer non seulement un standing de vie meilleure, mais aussi la possibilité de s'ouvrir des horizons nouveaux dans le domaine culturel ; c'est lui qui mit sur pied les Franco, Mussolini, Hitler, De la Roque, Degrelle, Salazar, et j'en passe ;

c'est lui qui fut à l'origine du fascisme, du nazisme, du franquisme. S'il n'avait pas préparé le terrain à la dictature sous toutes ses formes, jamais nous n'aurions vu de camps d'extermination, jamais nous n'aurions vu, comme c'est le cas en Espagne et dans d'autres pays, que ces petits néo-bourgeois, qui fleurissent si bon l'encens des sacristies, qui nous a donné le régime que nous subissons, et si demain un quelconque Massu s'impose comme dictateur sera encore responsable.

Certes, il se trouve, il se trouvera toujours des hommes, que ce soit dans le milieu bourgeois ou dans le milieu prolétarien, pour « exécuter » les ordres des « chefs » ; mais s'il n'y avait pas un terrain propice, ces hommes, en général des refoulés, des diminués mentaux, des complexes, ne pourraient assouvir leurs instincts plus ou moins sadiques. Ces hommes, ce sont aussi bien les Hitler, Franco, que les simples gardiens des camps nazis. Seul un degré de puissance les sépare ; que demain un dictateur s'impose et vous les verrez sortir de terre comme par enchantement, arborant insignes, chemises brunes et exécuter les ordres des « chefs » avec joie.

Hélas ! Cet esprit « bourgeois » se rencontre maintenant même dans la classe ouvrière, c'est là du reste la grande différence entre la dictature à la Hitler et le « système » à la De Gaulle ; on assiste à un pourrissement de ce qui faisait la force de la classe ouvrière : « sa solidarité ». Maintenant c'est : « Chacun pour soi », « pousse toi de là que je m'y mette », « qu'ils crévent pourvu que je vive ». Oh ! certes, cela existait déjà, mais l'ampleur prise de cette nouvelle mentalité revêt un caractère effrayant.

Que conclure ? Exécutants, organisateurs ? Où sont les vrais responsables ?

Une chose est certaine en ce qui concerne la classe ouvrière : s'arracher au parlementarisme et revenir à l'action directe d'un syndicalisme authentiquement révolutionnaire, constitue, pour elle, la seule chance d'émancipation.

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »

Michel BAKOUNINE

23 SEPTEMBRE 1965
NUMERO 368
0,50 F. LE NUMERO
37^e ANNEE

Etre révolutionnaire

Il est toujours curieux et pénible d'entendre les discussions byzantines et abstraites qui dévalent ou délassent certains esthètes des milieux libertaires : faut-il ou non être révolutionnaire ?

Le fait de se poser une telle question prouve qu'à ces esprits il manque une certaine faculté d'analyse.

Les révolutions, si diverses dans leurs causes comme dans leurs développements, peuvent-elles être fabriquées de toutes pièces par une fabrication préalable ?

Peuvent-elles être provoquées à une heure d'elles par la volonté collective d'une minorité consciente et sûre d'elle-même ?

Si cela était qu'une révolution à caractère social puisse être déclenchée à une heure froidement choisie, l'histoire nous en offrirait certainement des exemples... Or, nous ne trouvons aucun exemple d'une révolution fabriquée.

Une révolution sociale n'est pas un « coup d'Etat », car elle se propose le changement total des structures administratives en substituant au

gouvernement des gens l'administration directe des choses dans le cadre d'une autogestion strictement économique.

Une telle transformation exige donc qu'une société donnée ait épuisé toutes ses forces de conservation dans un désordre social auquel elle ne peut plus apporter aucun remède.

On ne fabrique donc pas une révolution sociale, mais on la peut orienter. C'est parce que la révolution sociale est l'expression brutale d'un désordre social que l'homme ne sait ni prévenir ni supporter davantage ou plus longtemps, qu'il est nécessaire de coordonner les moyens et les techniques qui permettront de hâter son éclatement et de l'orienter au mieux pour le bonheur de tous.

En dépit de l'égoïsme, de l'inconscience des travailleurs (à cause même de ces faiblesses), nous savons que l'homme tend plus ou moins intelligemment vers la justice, l'égalité et la liberté. En cela il ressemble à tous les animaux, ses frères, il s'efforce d'échapper à la domestication.

Sachant que l'homme n'a pas en

core atteint cette maîtrise qui lui permettrait de diriger l'évolution des faits (car aujourd'hui, il les subit) ; sachant que cette maîtrise il ne l'atteindra que dans une société libre, libre, il est donc certain, inévitable, que ses revendications humaines mais désordonnées aboutiront à la révolution.

Etre révolutionnaire, c'est donc diriger le cours des choses et le précipiter dans un but exclusivement humain.

Etre révolutionnaire c'est comprendre objectivement que là où les faits pourraient participer à la fin de l'exploitation de l'homme, ce dernier ne pouvant recevoir, dans un tel milieu, l'éducation lui permettant de saisir les aspects de l'évolution, il est lui-même, moral d'intervenir pour susciter dans les esprits une prise de conscience qui hâterait l'explosion libératrice en lui fournissant les matériaux théoriques et pratiques capables d'aller à sa victoire.

La révolution est donc une conscience permanente en vue d'orienter les volontés lucides vers une exploitation rationnelle et humaine d'une mutation rendue inévitable par l'apport de la culture et des sciences appliquées en face de la résistance stupide et vaine des égoïsmes.

Nous n'avons donc pas à choisir d'être ou de n'être pas révolutionnaire, mais à être prêt, à préparer les autres pour cette lutte émanatrice qui sera d'autant moins violente que nous serons plus nombreux.

Ces vues théoriques, ces appréciations objectives seront renforcées par les exemples que nous puiserons dans les temps modernes.

Reportons-nous à 1905.

La Russie est vaincue par le Japon. Dans cet immense empire, c'est le désordre, la misère, les moutjis se révoltent ici et là sans savoir réaliser l'unité d'action. Il leur manque un minimum d'instruction, des informations enrichissantes, une éducation sociale et révolutionnaire. Leurs révoltes justifiées mais inconscientes devaient être écrasées. Un enchaînement de circonstances avait provoqué un état révolutionnaire, mais il manquait à ces révoltes une conscience collective éclairée.

En 1917, en Russie, la guerre perdue, la misère, la lassitude, provoquent la révolution. Libéré de certaines contraintes, le peuple se donnera de nouveaux maîtres, puis un coup d'Etat érige la dictature bolcheviste, et le peuple dont l'éducation sociale est insuffisante, se soumettra de nouveau à la tyrannie qu'il espérait détruire à jamais. Il manquaient aux paysans comme aux ouvriers les certitudes économiques qui les eussent libérés.

En 1918, l'Allemagne vaincue, écrasée par le fer et la famine, le peuple se libère de sa monarchie par une révolution qui ne saurait aboutir ; les conditions matérielles de la révolution étaient bien réalisées, selon la prophétie marxiste, mais il lui manquait ce dynamisme qui ne peut s'acquiescer que là où l'esprit de liberté souffle sur les consciences. Chez un peuple dont la plus grande vertu est celle de l'obéissance passive, aucune révolution sociale n'est possible. Une révolution sociale de robots est un rêve chimérique !

Le levain de la révolution sociale, c'est l'esprit de liberté fécondant les conditions matérielles de la révolution.

« Les gendarmes sont venus demander à César Villar de lever la plainte qu'il avait déposée contre Gilbert Albert, son patron, pour violation de domicile, coups et vol de documents compromettant vis-à-vis de la Sécurité sociale. Bien entendu, l'intéressé pourrait peut-être vous fournir des détails sur cet entretien, mais ce que je peux vous dire, c'est que les gendarmes n'étaient pas contents parce que César Villar s'est entêté à poursuivre l'affaire devant les tribunaux afin que justice soit faite. »

« Vous admettez avec moi qu'il est aberrant de constater que des gendarmes, qui sont payés pour faire respecter les droits de chacun, se prêtent à de telles manœuvres. »

Nous pensons qu'il serait superflu d'ajouter des commentaires à cet exposé ; tout ce que nous pouvons dire c'est que plus que jamais nous voulons suivre cette affaire de très près pour en connaître le dénouement et dénoncer si nécessaire toute nouvelle injustice.

Rappelons que cette affaire avait été soumise au préalable à l'U. I. de la C.G.T. de Mally qui s'en était complètement désintéressée ; ceci dans le but d'éclairer la lanterne de ceux qui pensent encore qu'il n'y a que dans les grandes centrales syndicales qu'un travail positif est possible.

« Les gendarmes sont venus demander à César Villar de lever la plainte qu'il avait déposée contre Gilbert Albert, son patron, pour violation de domicile, coups et vol de documents compromettant vis-à-vis de la Sécurité sociale. Bien entendu, l'intéressé pourrait peut-être vous fournir des détails sur cet entretien, mais ce que je peux vous dire, c'est que les gendarmes n'étaient pas contents parce que César Villar s'est entêté à poursuivre l'affaire devant les tribunaux afin que justice soit faite. »

« Vous admettez avec moi qu'il est aberrant de constater que des gendarmes, qui sont payés pour faire respecter les droits de chacun, se prêtent à de telles manœuvres. »

Nous pensons qu'il serait superflu d'ajouter des commentaires à cet exposé ; tout ce que nous pouvons dire c'est que plus que jamais nous voulons suivre cette affaire de très près pour en connaître le dénouement et dénoncer si nécessaire toute nouvelle injustice.

Rappelons que cette affaire avait été soumise au préalable à l'U. I. de la C.G.T. de Mally qui s'en était complètement désintéressée ; ceci dans le but d'éclairer la lanterne de ceux qui pensent encore qu'il n'y a que dans les grandes centrales syndicales qu'un travail positif est possible.

« Les gendarmes sont venus demander à César Villar de lever la plainte qu'il avait déposée contre Gilbert Albert, son patron, pour violation de domicile, coups et vol de documents compromettant vis-à-vis de la Sécurité sociale. Bien entendu, l'intéressé pourrait peut-être vous fournir des détails sur cet entretien, mais ce que je peux vous dire, c'est que les gendarmes n'étaient pas contents parce que César Villar s'est entêté à poursuivre l'affaire devant les tribunaux afin que justice soit faite. »

« Vous admettez avec moi qu'il est aberrant de constater que des gendarmes, qui sont payés pour faire respecter les droits de chacun, se prêtent à de telles manœuvres. »

Nous pensons qu'il serait superflu d'ajouter des commentaires à cet exposé ; tout ce que nous pouvons dire c'est que plus que jamais nous voulons suivre cette affaire de très près pour en connaître le dénouement et dénoncer si nécessaire toute nouvelle injustice.

Rappelons que cette affaire avait été soumise au préalable à l'U. I. de la C.G.T. de Mally qui s'en était complètement désintéressée ; ceci dans le but d'éclairer la lanterne de ceux qui pensent encore qu'il n'y a que dans les grandes centrales syndicales qu'un travail positif est possible.

« Les gendarmes sont venus demander à César Villar de lever la plainte qu'il avait déposée contre Gilbert Albert, son patron, pour violation de domicile, coups et vol de documents compromettant vis-à-vis de la Sécurité sociale. Bien entendu, l'intéressé pourrait peut-être vous fournir des détails sur cet entretien, mais ce que je peux vous dire, c'est que les gendarmes n'étaient pas contents parce que César Villar s'est entêté à poursuivre l'affaire devant les tribunaux afin que justice soit faite. »

« Vous admettez avec moi qu'il est aberrant de constater que des gendarmes, qui sont payés pour faire respecter les droits de chacun, se prêtent à de telles manœuvres. »

Nous pensons qu'il serait superflu d'ajouter des commentaires à cet exposé ; tout ce que nous pouvons dire c'est que plus que jamais nous voulons suivre cette affaire de très près pour en connaître le dénouement et dénoncer si nécessaire toute nouvelle injustice.

Rappelons que cette affaire avait été soumise au préalable à l'U. I. de la C.G.T. de Mally qui s'en était complètement désintéressée ; ceci dans le but d'éclairer la lanterne de ceux qui pensent encore qu'il n'y a que dans les grandes centrales syndicales qu'un travail positif est possible.

Unité d'action

A la fin du dernier siècle, après bien des hésitations et des controverses, les anarchistes reconnurent comme une nécessité de participer réellement aux luttes ouvrières. Ils reconnurent par là leurs propres origines, l'Internationale antiautoritaire dont les militants définissent positivement la doctrine sociale de l'Anarchie ou Communisme Libertaire. Ils reconnurent également que leur éloignement des luttes ouvrières les condamnait à une action stérile. La doctrine anarchiste devient enfin franchement constructive : il s'agit en premier lieu de transformer du tout au tout les structures de l'économie, d'abolir privilèges, hiérarchie, salariat et profits : « De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins ».

A partir de ce moment et jusqu'à l'écrasement qui accompagna le premier conflit mondial, les syndicalistes révolutionnaires s'affirmaient avec une réelle vigueur sous l'impulsion de ses militants anarchistes ou anarchisants.

Le syndicat apparut comme le lieu de prédilection de la propagande anarchiste. La révolte anarchiste et la révolution prolétarienne en général ne procèdent-elles pas essentiellement des mêmes causes fondamentales ? L'émancipation de l'individu passe en premier lieu par l'émancipation économique.

L'ouvrier, l'employé d'aujourd'hui ne sont pas moins exploités qu'il y a cent ans malgré le bien-être relatif dont ils peuvent jouir. La différence n'est qu'une différence de contexte.

La lutte pour l'émancipation économique demeure essentielle et la révolution espagnole a montré ce que pouvait être en fait et non plus en théorie le communisme libertaire.

Mais les libertaires ont déserté la lutte anarcho-syndicaliste pour porter leurs efforts vers des mouvements purement philosophiques, militer en vain dans les centrales réformistes ou tout simplement se replier sur leur propre stérilité.

Il y a plus grave. Les divergences de vue entre les diverses tendances du mouvement libertaire en France constituent un obstacle à leur regroupement, sur le terrain particulier de la lutte économique, au sein d'une véritable fédération syndicaliste révolutionnaire. C'est ce qui est inexplicable.

Quel confusionnisme d'esprit peut-il amener certains anarchistes à vouloir rechercher une « alliance » ou « rapprochement » avec la section française de l'A. I. T. ? Ceux-là ont créé un faux problème et c'est pourquoi nous plétons.

En effet, il ne saurait être question d'alliance à proprement parler entre deux organisations de nature différente. Une fédération ou un groupe anarchiste est une organisation qui n'a rien à voir avec un syndicat, fût-il anarchiste et révolutionnaire. La Fédération Anarchiste peut-elle être considérée comme ayant conclu un « pacte » avec P. O. parce que certains de ses adhérents y militent ? Certes non.

Alors, il faut reconnaître qu'il n'y a pas lieu pour les anarchistes français, de quelque tendance qu'ils soient, de conclure une alliance avec la C.N.T., mais tout simplement d'y entrer s'ils pensent que la propagande communiste libertaire y gagnerait, et cela sans rien perdre de leur autonomie sur le plan de l'organisation spécifique. Quant aux divergences de vue elles ne sauraient amener qu'une formulation plus nette de l'idéal et de la tactique anarcho-syndicaliste.

Si nous nous plaçons sur un plan tout théorique, n'est-il pas évident que ce pourrait être les mêmes individus qui constituent à la fois les militants d'un groupe anarchiste et d'un syndicat révolutionnaire ? Ces militants vont-ils donc conclure une alliance avec eux-mêmes ?

Soyons logiques. Sortons, en même temps, de la confusion et de l'impassé.

La situation est posée. A ceux qui ont le désir d'entreprendre une œuvre réellement constructive d'y réfléchir.

« Les gendarmes sont venus demander à César Villar de lever la plainte qu'il avait déposée contre Gilbert Albert, son patron, pour violation de domicile, coups et vol de documents compromettant vis-à-vis de la Sécurité sociale. Bien entendu, l'intéressé pourrait peut-être vous fournir des détails sur cet entretien, mais ce que je peux vous dire, c'est que les gendarmes n'étaient pas contents parce que César Villar s'est entêté à poursuivre l'affaire devant les tribunaux afin que justice soit faite. »

« Vous admettez avec moi qu'il est aberrant de constater que des gendarmes, qui sont payés pour faire respecter les droits de chacun, se prêtent à de telles manœuvres. »

Nous pensons qu'il serait superflu d'ajouter des commentaires à cet exposé ; tout ce que nous pouvons dire c'est que plus que jamais nous voulons suivre cette affaire de très près pour en connaître le dénouement et dénoncer si nécessaire toute nouvelle injustice.

Rappelons que cette affaire avait été soumise au préalable à l'U. I. de la C.G.T. de Mally qui s'en était complètement désintéressée ; ceci dans le but d'éclairer la lanterne de ceux qui pensent encore qu'il n'y a que dans les grandes centrales syndicales qu'un travail positif est possible.

Patrons de choc & Cie

Il y a ce qu'on appelle, en termes courants, le patron « paternaliste » qui peut se définir par ses paroles mielleuses, ses allures bon-garçon et ses petits cadeaux très calculés au moment psychologique ; c'est le patron type des périodes de productivité et de grand rendement. C'est là ce qu'on peut considérer comme un patron malin, il n'hésite pas à offrir une petite fête à Noël pour les enfants du personnel et même des jouets, afin d'augmenter sans autre pression les cadences et le rendement.

Mais les périodes de récession, de crise et de chômage, comme celle qui nous menace en ce moment, nous mettent souvent aux prises avec un autre genre d'exploiteurs : le patron de choc.

Les menaces, les méthodes violentes, la coercition morale ou physique, voilà ses armes favorites. Vous pouvez penser qu'un homme en vaut un autre et que le travailleur qui se laisse faire n'a que ce qu'il mérite. Bien sûr, mais dans une certaine mesure seulement. Nous savons, par expérience, que la majorité des travailleurs négligent de faire usage de leur droit vis-à-vis du patron pour éviter une tension ultérieure ; par ailleurs, ils ne viennent au syndicat que lorsqu'ils sont en difficulté, autrement dit ils se servent plus souvent du syndicat qu'ils ne servent celui-ci. Mais toute cette lâcheté de la classe ouvrière ne peut en aucun cas justifier le comportement de certains patrons de choc et de ceux qui les protègent.

Où, les actes de violence, les abus d'autorité, les infractions au code du travail, en un mot tout ce qui est jugé répréhensible par la loi reste parfois impuni à cause de certaines complexités.

Les cas sont particulièrement fréquents dans les petites agglomérations ou villages de province, où ces patrons trouvent l'appui des autorités locales et même des gendarmes.

Pourrait-on penser que nos conceptions vis-à-vis de la « maréchaussée » nous poussent à des critiques coloremnes, mais il n'en est rien. Témoin d'ailleurs, la partie de cette lettre reproduite ci-dessous et qui est datée du 10 septembre 1965.

« Chers camarades, je sais, pour l'avoir lu dans le *Combat Syndicaliste*, que m'a été adressé gracieusement, que vous suivez de près l'affaire Gilbert Albert-César Villar de Mally-Champagne ; aussi j'ai tenu à vous

informer d'un événement en relation directe avec cette affaire et qui m'a fait hérisser les cheveux sur la tête tant cela semble inconcevable.

« Les gendarmes sont venus demander à César Villar de lever la plainte qu'il avait déposée contre Gilbert Albert, son patron, pour violation de domicile, coups et vol de documents compromettant vis-à-vis de la Sécurité sociale. Bien entendu, l'intéressé pourrait peut-être vous fournir des détails sur cet entretien, mais ce que je peux vous dire, c'est que les gendarmes n'étaient pas contents parce que César Villar s'est entêté à poursuivre l'affaire devant les tribunaux afin que justice soit faite. »

« Vous admettez avec moi qu'il est aberrant de constater que des gendarmes, qui sont payés pour faire respecter les droits de chacun, se prêtent à de telles manœuvres. »

Nous pensons qu'il serait superflu d'ajouter des commentaires à cet exposé ; tout ce que nous pouvons dire c'est que plus que jamais nous voulons suivre cette affaire de très près pour en connaître le dénouement et dénoncer si nécessaire toute nouvelle injustice.

Rappelons que cette affaire avait été soumise au préalable à l'U. I. de la C.G.T. de Mally qui s'en était complètement désintéressée ; ceci dans le but d'éclairer la lanterne de ceux qui pensent encore qu'il n'y a que dans les grandes centrales syndicales qu'un travail positif est possible.

« Les gendarmes sont venus demander à César Villar de lever la plainte qu'il avait déposée contre Gilbert Albert, son patron, pour violation de domicile, coups et vol de documents compromettant vis-à-vis de la Sécurité sociale. Bien entendu, l'intéressé pourrait peut-être vous fournir des détails sur cet entretien, mais ce que je peux vous dire, c'est que les gendarmes n'étaient pas contents parce que César Villar s'est entêté à poursuivre l'affaire devant les tribunaux afin que justice soit faite. »

« Vous admettez avec moi qu'il est aberrant de constater que des gendarmes, qui sont payés pour faire respecter les droits de chacun, se prêtent à de telles manœuvres. »

Nous pensons qu'il serait superflu d'ajouter des commentaires à cet exposé ; tout ce que nous pouvons dire c'est que plus que jamais nous voulons suivre cette affaire de très près pour en connaître le dénouement et dénoncer si nécessaire toute nouvelle injustice.

Rappelons que cette affaire avait été soumise au préalable à l'U. I. de la C.G.T. de Mally qui s'en était complètement désintéressée ; ceci dans le but d'éclairer la lanterne de ceux qui pensent encore qu'il n'y a que dans les grandes centrales syndicales qu'un travail positif est possible.



anarquista inolvidable De mi carnet sin apuntes

S.I.A. Calendario 1966

gencias económicas de sus familia- res, en vez de los estudios, tuvo que iniciar, a los diez años, el aprendizaje de un oficio. En esa época, Ucrania era una región de Rusia, con un clima de inquietudes revolucionarias y de fervor idealista. La ciudad industrial de Jekarinoslav tenía un progresista movimiento juvenil, obrero y universitario, pero también había muchos miembros reaccionarios, siempre alertados y fanáticos de la religión y del zar, cosacos y polizontes brutales.

El pequeño Simón, a los diez años, viviendo y trabajando en el taller de un maestro cerrajero, inspiró plena confianza a la hija de su patrón, estudiante y socialista, y en la habitación en que el pequeño dormía se realizaban las reuniones ilegales de los universitarios que apasionadamente discutían los problemas sociales y conspiraban, y en esta escuela de «legalismo» dio sus primeros pasos el pequeño y futuro revolucionario.

Ya un poco adiestrado en el trabajo y en las cuestiones sociales, pasó a un taller importante y le correspondió participar en la primera contienda, una huelga metalúrgica en pro de la jornada de trabajo de ocho horas. En las alternativas de este movimiento, conoció el significado de la palabra «compañero», y lo que tiene de elevado y bello como expresión de solidaridad. Formando parte de una manifestación, con sus compañeros, padeció la desventura de caer herido en el pecho por una bala de los cosacos, impidiendo sus camaradas de que quedara en poder de los policías, alimentándolo y atendiendo a su curación durante seis meses. Desde esta experiencia ya se consideró Simón, pese a sus pocos años, un integrante del proletariado revolucionario. Vuelto a la vida del taller, después de su larga convalecencia, se entregó con pasión al movimiento manumisor de los trabajadores y dedicado a repartir volantines subversivos, cayó en manos de la policía, padeciendo cuatro meses de cárcel, tiempo que favoreció su ilustración por la ruta del idealismo anarquista. La circunstancia de ser menor de edad le evitó la deportación a Siberia. Durante estos meses de encierro, conoció a un militante anarquista, Fodosey Zuberov que lo hizo consciente del obrerismo manumisor y le creó la pasión por la igualdad y la libertad, perdurables en él en todo el curso de su vida.

Una vez libre, Radowitzky, cuando ingresó nuevamente al trabajo tenía ya un rumbo definido y combatía la política en la organización obrera que divide y opone unos obreros a otros, formando bandos y partidos. Llegaron los días de la revolución rusa de 1905, y la insurrección popular que abarcó tal extenso país, tuvo en Ucrania gran agitación e intensa lucha social. Entonces, al calor de la subversión, surgieron los primeros consejos de obreros, llamados «soviets», en fábricas y localidades, siendo Radowitzky designado para actuar como miembro del soviét de su taller. Describe Souchy, que con la derrota de la revolución de 1905, los sicarios zaristas se creían omnipotentes y abrumaban al pueblo con su despotismo. Pero Simón, en aquel entonces, ya estaba conformado para la rebeldía, «decidido a no tolerar provocaciones ni injusticias». Sobrevino para él el choque con un soldado borracho, que insultaba la gente pacífica. Simón lo castigó y desarmó. El resultado de su gesto humano, fueron seis meses de cárcel, no siendo más severa la represión debido a que solamente tenía dieciséis años. Llegó el «domingo sangriento» —9 de enero de 1906— en que los obreros de Petersburgo, engañados por Gapón, un miembro de la iglesia ortodoxa, manifestaron su descontento, pidiendo pan y libertad, y el zar les obsesó con un plomo. Cosacos y policías masacraron al pueblo, en un acto de tal brutalidad que indignaron

al mundo. Pese al terror sembrado en Rusia por la crueldad de los sicarios del zar, hubo protestas, huelgas y manifestaciones por este crimen. Jekarinoslav, la ciudad de Simón, actuó en primera línea en este movimiento y la fábrica en que él era delegado se convertía en el centro de la agitación. Denunciado, y en peligro de caer preso, «sus propios compañeros decidieron alejarlo de Rusia», hacerle cruzar la frontera poniéndolo a salvo de una severa condena. Pero, no tardó Radowitzky en regresar, deportado desde el exterior nuevamente a Rusia, por haber participado en una huelga de mineros en Alemania. Y, entonces, en mayor peligro de caer preso, pues se había acercado a la mayoría de edad y podía ser deportado a Siberia, sus familiares y compañeros de lucha le proveyeron de recursos y documentos falsificados para salir del país, y pudo embarcarse en el puerto de Riga, en un vapor, que lo condujo a Buenos Aires.

Completa este comentario acerca de la vida del inolvidable compañero Simón Radowitzky, transcribiendo el elocuente juicio de Agustín Souchy, que dice así: «¿Quién era Radowitzky? ¿Cuál fue la característica que le hizo destacar entre los demás hombres? Sólo la vista generación del movimiento obrero respecta su nombre. Y a su conjunto respecta la memoria las duras y heróicas luchas del movimiento revolucionario a principios del siglo, al cual debían las generaciones actuales gran parte de sus conquistas. En dicha época el entusiasmo, la abnegación, el idealismo y el espíritu de sacrificio en el movimiento obrero internacional estaban a la orden del día, eran sus elementos primordiales. En la actualidad, Simón Radowitzky nos parece más que nunca un luminoso ejemplo de luchador, dotado de alta capacidad humana, excepcional entonces y ahora. Por su tenacidad, por su valor, por su firmeza y honestidad se le podría comparar a una palma real en un desierto, solitaria y erguida contra la adversidad. Fue un corazón abierto a todas las generosidades. No fue uno del montón. Su personalidad traslucía senosata madurez que los hombres sólo logran debido a acontecimientos trascendentes, experiencias y sufrimientos extraordinarios. Estaba dotado de condiciones excepcionales para vivir sus sucesos fuera de lo común.»

«Y quién es el que no lo autoriza? —Inquirieron nuestros compañeros. —El Comisario de Orden Público de la comarca. —¿Cuál es la razón para no autorizarlo? —Porque no ha sido solicitado el permiso. —Comprendemos que el señor Comisario podría no aceptar intervenir si se hubiese solicitado su intervención. Lo que no comprendemos es que quiera impedir que otros intervengan combatiendo al fascismo si se puede combatiendo en el frente e igualmente en la retaguardia —hicieron observar nuestros compañeros. —Se me ha dado la orden de impedir que se celebre. —Lo sentimos, pero llevadas las cosas a este terreno, si no es el pueblo que lo ha organizado quien lo anule, puede estar seguro de que se celebrará, por que es la voluntad popular y ésta debe ser respetada. Sin agriarse el diálogo continuó y el forcejeo entre la obligación de cumplir una orden y el deber de satisfacer la voluntad de un pueblo, conduciendo a los interlocutores a buscar una salida. Viendo el sargento la decisión de nuestros compañeros, recurrió a la parte sentimental, exclamando: —Este domingo que lo tenía destinado a intimidades personales (deba recibir la visita de la novia), a causa del mitin todo queda trastornado — y para en contrar una solución hizo la proposición siguiente: —¿Por qué no telefonéis al Comisario pidiéndole la autorización? —Puesto que eres, según dices, el más afectado, y puesto que el Comisario te ha dado la orden negativa ¿por qué no serás tú el que le ponga en antecedentes de este encuentro, del corto diálogo sostenido, y decirle que puede autorizarlo, puesto que somos nosotros los primeros en lamentar la omisión de los organizadores? Seguramente que mejor guiado por las intimidades que nos había confiado por el interés de que el mitin se celebrase, se decidió a llamar al Comisario, cuya conversación no fue registrada, y al cabo de algunos minutos de ausencia, volvió con la sonrisa en los labios, anunciando: —El Comisario autoriza el mitin, a condición de que no se diga mal del gobierno. —¡No! —aseguraron nuestros compañeros— esto sucedía en período electoral, que era cuando los partidos políticos, el que gobierna y el que quiere gobernar, lavaban su ropa sucia ante los que tenían la paciencia de escucharles. Nosotros vamos a tratar con los campesinos de los problemas relacionados con el campo. Arreglado el pequeño incidente provocado, involuntariamente, por los compañeros de aquella localidad, y contando con la autorización verbal para el acto, por la tarde nuestros

compañeros se dirigieron al pueblo para dar cumplimiento al fin que había motivado su desplazamiento. Nos cabe señalar que a la llegada de los oradores al pueblo, el local se encontraba ya abarrotado de público, ansioso de escuchar la voz de los compañeros que debían intervenir. Cada cual con el tema que se había prefijado, los discursos fueron llenos de tino, tanto en la cuestión sindical como el significado del colectivismo, así como en las necesidades de la producción para que los frentes no faltaran de lo más necesario; pero, nos interesa hacer constar que en la intervención del compañero que ocupó la tribuna en segundo lugar, después de saludar al auditorio hizo notar que se había llegado a las puertas de que el mitin no se celebrase porque el Comisario de Orden Público de la comarca no lo autorizaba. Explicó con detalle el diálogo sostenido con el sargento y el fin que aquél había tenido para que se celebrase diciendo: «Ha sido a condición de que no digamos mal del gobierno» y añadió: «Si tal hicieramos sería tanto como considerarnos tan torpes, que no sabéis comprender si el gobierno gobierna mal o bien, y para que los representantes del señor Comisario puedan informarme, ya que se encuentran aquí presentes, de que no necesitáis que nadie venga a decirnos lo que os conviene por que ya sois mayores de edad, voy a formularos la siguiente pregunta: —¿Consideráis que el gobierno gobierna de acuerdo con el pueblo y para el pueblo? Un NO estridente y unánime salió de todas las gargantas. Veintiséis años nos separan de aquella época. El campesino nada ha mejorado y quisieramos saber cuál sería la contestación de ahora si se les pudiera hacer la misma pregunta. ORIOL

¿Personalismo? (Viene de la página 4.) y nada más que esto como respiro y como instrumento de cauterización a los corazones heridos... Piénsanse bien y con criterio amplio, íntegramente, in-nacional, en los planteamientos que de diverso orden de lucha nos han metido en ese contexto de difícil salida, con la seguridad que aperibichamos, sin mayor esfuerzo mental, un morbo dentro nuestras profundas discrepancias que ya no tiene sentido ni razón de fastidiarnos más como tal, pues lo que le dio nacimiento y vida se extingue lamentablemente, dolorosamente, por una serie de factores diversos con fisonomías variadas, que todo junto y por separado forman un desconajunado complejo tan enormemente atomizado, que ya quisieramos ver el gigante más osado que las pintara para desintegrarlo... Advertíase, en este mismo orden de ideas, otro obstáculo imprevisto hasta hace poco, que viene a sumarse con un enemigo más contra nosotros españoles y pueblos que pugnan por sacudir las tiranías, con esa disposición de ánimo de los mandantes «gringoloides» en invadir ciudades. Santo Domingo ayuda, también, a hacernos reflexionar. Analizada por consiguiente toda la gama de esos factores externos, que tan de cerca nos afectan y contra los cuales no podríamos aparecer más que con estocismos tan bellos como inútiles, habríamos de admitir, inter que ya desmentado del combate, la labor asimismo requerida, que demandan las circunstancias que se avencinan, sería darnos por enteros, to-

dos juntos y sin más renunciaciones, embellecer el concepto internacionalista del ideal, por sobre del ominoso y nacional, que si bien está fuertemente instintivo (individualismo) ha marcado época en el curso de la historia, no por ello hay que dejar de objetarla y, más que eso, combatirla con la otra fuerza también instintiva (colectivismo) que clama y reclama un derecho tan imprescindible como impostergable para cohesionar la especie. Es misión fundamental, por tanto, de los anarquistas en atención a unos principios internacionalistas que unos maestros de época inspiraron y propalaron (y que nosotros no hacemos ni caso) y en constatación de cómo y por qué hemos llegado a situaciones de pesadilla, nos toca establecer, aumentar o corregir los medios de propaganda y núcleos de relación que hagan posible ir adentrándose en la conciencia de todos, creando una sicosis de repudio a todos los nacionalismos, incluso el nuestro. Se ha escrito: «Nuestras experiencias e ideas tienden a ser corrientes, pero entonces no alcanzan profundidad, o, si son profundas, no llegan a hacerse corrientes.» Rudolf Ornheim. Cita de la Protesta, de Buenos Aires. Este pensamiento reproducido es magistral. Conviene reflexionar acerca de él, pues, al intentar hacer las ideas corrientes, perdímonos por vericuetos tortuosos que aún andamos, tienen que fracasar por falta de profundidad. Hagamos, por el contrario, que las ideas se hagan corrientes sin que pierdan lo profundo...

ROMULO CHAVEZ

Chispas. Este periódico es plomo. Se me cae de las manos. En la C.N.T. todos valemos mucho, conjuntamente, no formando conjuntos. Saber perder. «Bibarrambía trató de sutillar unos dineros a José Fuentes, y salió de estampala del despacho de éste. Acudido en su socorro, Bibarrambía me dijo: «Me gusta nuestro amigo Fuentes por la pasión que le anima. ¡Detesto a las personas tímidas!» Acudir a la C.N.T. para ganar, es tontería. Nuestros luchadores se han torcido perdiendo. La moraleja desprendida de nuestra actuación ha sido esta: Perder nosotros para que ganen otros: los trabajadores. Apurados los juegos de artificio, los cenetistas diversos, pero veraces, intercambiaremos la sonrisa. Puesto que no es el enemigo quien va a sonreírnos... sin ostentación de colmillos. CHISPERO

HAN RYNER visto por Costa Iscar

(Continuación) No acuso de superficialidad a cualquiera que haya intentado seriamente buscarse a sí mismo. Pero en mí, la voluntad de armonía es más profunda y más general que las voluntades de placer o poder. También es más liberadora. Ciertamente, el profundo placer asciende de mí. Pero el dolor, por el que se deja limitar, viene de afuera. ¿Puedo ignorar cuántos compromisos exige toda dominación y cuán esclavo es el amo de sus esclavos? Por el desprecio del dolor y de la muerte, por el desdén de toda autoridad y de toda obediencia, me liberto lo suficiente para armonizarme. Lo social es siempre uno de mis límites, una de mis confusiones. Si me libero ideológicamente por el desdén, lo social me esclaviza tanto como el temor del dolor y la muerte. Mientras soy capaz de inquietud, continúo siendo incapaz del verdadero pensamiento y de la verdadera alegría. En lo concreto, no escaparé ni a la muerte, ni a la enfermedad, ni a la influencia social. Pero la sabiduría es una risa fuerte que liberta al hombre del consentimiento. Despertándose al individualismo, se puede llegar a desear a veces la ética y lo social con la misma entera rebeldía. Los sacerdotes de todo servilismo han mezclado ambos conceptos con mucha astucia en el teje maneje de sus sofismas. Cuanto más me desprendo de las cosas y de los prejuicios, más descubro en mí al amor. La armonía libre que amo en mí, la amo asimismo en otro hombre. Y adivino siempre cualquier esbozo o recuerdo de esta aspiración armoniosa. Aun entre las mandíbulas del cerdo, la bellota me hace pensar en la vasta sombra del roble. El mismo hombre que consiente en el peor aplastamiento social me inspira también la nostálgica riqueza de un sueño de amor. El fatalismo social siempre pretende ridiculizar al sabio y puede hablarle así: —Hombre, tú quieres una cosa más que humana. Pretendes hacerte un corazón mejor que el de los dioses. Los hombres serán siempre seres de injusticia y de avaricia, de violencia y de astucia. Desde que hubo hombres que murieron sacrificados por sus ideas rebeldes, ¿son mejores los gobernantes y las multitudes que los siguen? ¿Compruebas que los hombres sean más

reacios a desembocar en los principios donde se realizan las vastas matanzas de las guerras? ¿Te parecen menos dóciles para plegarse a todas las servidumbres impuestas o voluntarias? El sabio sonríe y replica: —Los antiguos más célebres no llegaron a dar alas a la humanidad. Otros descubrimientos fueron necesarios para llegar a éste. Ninguno de los progresos que conozco parece elevar a las masas por encima del lodo y de la basura. Pero mis ojos son imperfectos, y aun si llegasen a ser potentísimos, no distinguirían lo que está más allá del horizonte. Mas tarde, ¿qué sé yo?... Esperando la paz definitiva, que vendrá o no; esperando la justicia, que se hará o no; esperando el amor, que triunfará o no, seré el testigo de los mejores deseos humanos. Aun si el hombre no debe avanzar nunca sobre el camino de la belleza y de la felicidad, se necesitan hombres ejemplares para que no retroceda. Gracias al estoicismo no desespero. Quizá mi valor proteja contra la desesperación a un hombre lejano. Gracias a mí, verá que la dicha es posible para el hombre aislado y, si los individuos liberados llegasen a ser muchos, la felicidad, la paz, el amor, serían las verdaderas creaciones y los bienes profundos del hombre. ¡Oh, fatalismo social! En el desierto del que se saldrá o no, entre tus mofas y tus desdenes, deja que yo sea el hombre, según mi propia ilusión o mi propia armonía, según mi compasión o mi dulzura por tus desmañes; ¡oh, fatalismo social!, el hombre que, por tu causa, no se realizará jamás fuera, en la gracia de los actos libérrimos, ni tú mismo, con toda tu fuerza terrorífica y aniquilante, podría impedir realizarse interiormente en el fervor de una alegría consciente, en una rebeldía de todos los momentos contra tus dogmas y tus esclavitudes, contra tus mentiras y contra tus violencias. Mi risa irónica vale más que tu carcajada siniestra... ¡oh, fatalismo social!

IMPRECACION En este mismo instante en que nosotros escuchamos la palabra rebelde del hombre que razona contra la sumisión a las fuerzas ciegas que nos acechan, miles de creyentes prosternan sus cabezas ante el misterio y obedecen al sutil sopor de

las oraciones místicas de todas las iglesias por la voz de sus sacerdotes y corifeos. Como reacción ante este panorama de humillación, en que los pobres hombres se arrodillan y claman angustiados e ignorantes, nosotros nos erguimos fuertes y lanzamos al ambiente social la blasfemia de Han Ryner que hacemos nuestra: «Cuando reproduzo el viejo sueño de una Causa Universal Consciente, no consigo olvidar que la realidad es un abominable campo de batalla. Amo mi vida, pero no bastante como para lamentarme de tener que morir. O quizá la amo mucho para no permitir que el temor de la muerte venga a turbarme. Amo mi salud y no me quejo cuando estoy enfermo. Amo mi alegría y sé hacerla con todo, hasta con mis tristezas y los sombríos placeres de mi melancolía. Amo el saber y no lamento que exista lo incógnito y que toda esencia me huya detrás de la danza luminosamente engeguadora de los fenómenos. Vida y muerte, goce y melancolía, salud y enfermedad, conocimiento e ignorancia son los materiales con los que logro siempre construir mi propia armonía. Pero te odio, ¡oh, Causa Universal Consciente!, porque no has concedido esta fuerza a la mayoría de los hombres. Me lamento a ti por lo que otros se lamentan y te pido la causa del sufrimiento del niño, que muere sin haber comprendido, y la causa del dolor del animal. ¿Por qué has creado a los malos y eres inspiradora de sus crímenes? ¿Por qué destruyes tantos seres inocentes y de dónde sacas el valor para crear débiles a los que querías lanzar a las peores miserias y a los más atroces dolores? Todas las tendencias abominables que veo en tu obra, no pueden hacerme indigente con ella ni sirven para mi propia armonía. Estoy impulsado a despreciarte y a combatir, oh, Causa Suprema, tus locuras y tus crueldades. Incoherente Causa de un mundo contradictorio, ¿cómo has mezclado el bien y el mal? Si eres omnipotente, no llegas ni a la bondad ni al arte. ¿Cuántos hombres serían más dignos que tú de este poder?... Todos los que emplean su poco poder para cuidar algunas de las heridas que tú haces vales más que tú. (Terminará en el número próximo.)

El fatalismo social siempre pretende ridiculizar al sabio y puede hablarle así: —Hombre, tú quieres una cosa más que humana. Pretendes hacerte un corazón mejor que el de los dioses. Los hombres serán siempre seres de injusticia y de avaricia, de violencia y de astucia. Desde que hubo hombres que murieron sacrificados por sus ideas rebeldes, ¿son mejores los gobernantes y las multitudes que los siguen? ¿Compruebas que los hombres sean más

Tenemos la satisfacción de anunciar que se está ya efectuando la edición del Calendario de S.I.A. para 1966. Continuando en el esfuerzo de propaganda de S.I.A., esperamos no desmerecerá en nada de los ya apodrecidos, obteniendo el sufragio de todos cuantos fielmente lo adquieren cada año. El destinado a 1966 se dedica íntegramente al mar. Los textos han sido redactados por el compañero Vicente Artés y son un estudio documentado de todo cuanto al mar afecta. Lo mismo desde el punto de vista histórico que científico, es un documento acabado, que será útil, agradable e instructivo para todos. Correspondiendo al deseo expresado por algunas secciones de S.I.A., para el año 1966 aparecerán consignadas mensualmente todas las fases de la luna, así como los eclipses y demás fenómenos naturales. Para ello hemos obtenido el concurso del Observatorio Meteorológico de París. Bajo el punto de vista gráfico, el Calendario de S.I.A. para 1966 contendrá doce fotografías de diferentes puertos y paisajes marítimos. Hay en él aspectos y paisajes del mar y de la vida marina de numerosos países, entre los que recordamos Grecia, España, Italia, Francia, Yugoslavia, etc. La portada, en tricromía, reproduce asimismo una «Marina», de Del Duca. Obra de hermoso y brillante colorido. Como el del año anterior, las hojas mensuales son retenidas por el procedimiento heliográfico. Todo ello, agregado al constante aumento de precios —impresión, franqueo, fotográficos, etc.— nos obliga, muy a pesar nuestro, a aumentar el precio de Calendario de S.I.A. para 1966 de 50 céntimos. Costará 3,50 francos, en lugar de 3 francos. Estamos seguros, sin embargo, que estos 50 céntimos que nos vemos forzados a aumentar, serán compensados con creces por las mejoras aportadas y los resultados obtenidos. En el próximo número podremos ya probablemente anunciar el día en que se pondrá a la venta. Pueden, sin embargo, ya desde ahora empezar a formular los pedidos. Como siempre, a la dirección del Consejo Nacional de S.I.A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.). CONSEJO NACIONAL DE S.I.A.

Administrativas Serge Peincede, la Charité (Nievre). Recibida carta; cumplimentados encargos paquete y resto. Disco «A las Barricadas», recibida. — Manuel Rodríguez, Montgeron (S.-et-O.). Recibido giro, 6 F. Envía al CCP 13507 56 R. Llop, ya que hacerlo al que lo envías causa molestias y se pierde tiempo. — Muñoz, Nantes (L. A.). Giro recibidos como indicas (25,50 el primero y 18 F el segundo). Hay sólo una diferencia de 2 F en la primera factura. — Pedro Moreno, Maureilhan (Hérault). Giro 19-5-45, paga «C. S.» el número 439 y «Umbral» número 40. Lo reclamado se refiere a las facturas 49 B.F. y 53BE de Librería. No a «C. S.». Aclarar. — H. Micó, Biagny (Ardennes). Recibido giro 15 F. Tal como vienen los trimestres de 1965, pagas a 5 F. cuando el trimestre es a 6,25. Hay una diferencia de 11,25 F en todo. — Díaz Francisco, St-Martin de Hères (Isère). Con tu envío de 25 F pagas del 1-6-64 al 1-6-65. — Baulas José, Castres (Tarn). Giro de 25 F para pago de «C. S.» de Montero, hasta el 31-12-65. — Benítez M., Souillac (Lot). Los 5 F enviados son para el segundo trimestre 1965 y no para el tercero. Con el giro de 18-6-65 pagas el primer trimestre. Aclarar si hay otro entre ambas fechas. De todas formas, el trimestre es a 6,25 F. 12,50 semestre y 25 F el año, para la Metrópol. Para los demás países a 30 F el año añadido el franqueo. — López Hilario, St-Clichy (Lozère). Distribución indicada a tu giro. — Fournier, Marseille. Mandat 13 F «C. S.» 30-6-65. LIBRERÍA.—Reclamando en estos momentos los envíos pendientes de pago, rogamos nos aclaren (si el caso lo exige) para poner la ficha al día. Los que no hayan girado aún, que lo hagan al recibo de la misma. NOTA.—Es varia la prensa que nos devuelven sin aclaración alguna y con la mención: «Parti sans laisser adresse». Los compañeros afectados indiquen la nueva dirección para los envíos, de haber cambiado.

Servicio de librería «Los Sindicatos en la nueva sociedad, H. J. Laski... 7,50 «Cuentos de la Alhambra», (cartón), W. Trivling... 7,50 «Perros hambrientos», C. Iro Alegria, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno»)... 9,50 «Las Mil Mejores Poesías», en cuadrernata tela... 15,00 «Obras Completas» de Almáfuerte, (cartón)... 18,50 «Influencia de las ideas absolutistas en el socialismo», Rodolfo Rucker... 1,75 «La crisis española del siglo XX», Carlos Rama... 29,00 «Contradicciones del comunismo», Imre Nagy... 15,50 «1894», G. Orwells (tela)... 18,50 «Arquitectura del verso», P. P. S. C... 7,50 «Las Cose capitales», Eugenio Regis... 14,50 Teatro de Benavente (Dop. Magin de las Magias, Los niños perdidos en la selva, y Nieve de Mayo)... 7,50 «Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela)... 18,50 «Memorias de la República y de la Guerra de España», (2 vol.) I. Hidalgo de Cisneros... 26,00 «Camaradas Errantes», John Steinbech (cartón)... 7,00 «La llama inmortal», H. G. Wells (con un estudio preliminar de F. Romero)... 8,00 «Sin novedad en el frente», E. M. Remarque (cartón)... 14,00 «Orígenes del anarquismo en Barcelona», C. Martí... 12,00 «Motivos de Proteo», J. Enri... 14,50 «Que Rodó...»... 14,50 «La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartón)... 16,50 «Kaput», Curzio Malaparte (cartón)... 14,50 «El Amante de Lady Charteris», D. H. Lawrence (cartón)... 16,50 «Magallanes», S. Zweig (cartón) «Cleopatra», O. Von Wertheimer (cartón)... 15,50 «Lucrecia de Borgia», Fred Bérre (cartón)... 15,50 «El mundo de ayer», (autobiografía) S. Zweig (cartón)... 16,50 «Tara» M. del Castillo (en francés)... 15,00 «Un mundo feliz», A. Huxley (cartón)... 13,00 «América Hispana», W. Frank «Ensayos sobre la vida sexual», Dr. G. Marañón... 12,00 «María Antonieta» (biografía) H. Belloc (tela)... 18,00 «Antología de la Poesía española contemporánea», Parde llans... 5,00 «Antología de la prosa narrativa española contemporánea», Fardellans... 5,00

Giros y pedidos a Roque LLOP 24, rue Ste-Marthe, Paris, (X) C.C.F. 13507 56 Paris Le Gerant responsable YVES OBEUF Imprimerie des Gondoles 4 et 6, rue Chevrel Chotay-le-Roi (Seine)

SIGMA SOCIAL
 89, rue de la Tour d'Auvergne
 Paris, IX^e - Tél. : TRU. 18-44
 Administration
SORIANO J.
 Fontenay-sous-Bois (Seine)
 C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
 Six mois : 13 F.
 Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
 Tél. BOT. 22-02
 Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

España. - Menos turistas y más dinero

El que no se conforma es porque no quiere. Fraga Iribarne confiesa que la afluencia de extranjeros en España ha disminuido, añadiendo, seguidamente, que los venidos permanecen más tiempo en el país gastando, en consecuencia, más dinero en el mismo. Fraga Iribarne atribuye esa ventaja (de su invención) a la baratura del coste de la vida española.

Viejo argumento, señor ministro. De 1956 acá, las subsistencias, el habitado y el elemento de vestir han subido un 70 por 100 en la vida normal, en tanto el valor de la peseta ha descendido un 47 por 100 de entonces a ahora, según comprobaciones recientes. En las costas españolas, particularmente las del litoral mediterráneo, la voracidad, el tiburismo de los negociantes, no halla freno en la hora de vender un apartamento, de alquilar dormitorios, de cobrar hospedajes o comidas sueltas, de alquilar cabinas y parasoles, de servir refrescos, de expender entradas de esto o aquello, de ofrecer un asno, un auto de alquiler (otro asno), etc., terminando por despellear al turismo, que cada año paga más caro, que en todas partes lo abruman con nuevas exigencias, entre las que no es la menor la de satisfacer, bajo cualquier pretexto, abusivas propinas.

El filón turístico se adelgaza en España a causa del engaño hotelero, residencial, planístico, salufitero y otras zarzafadas de buen leer en los prospectos, mas imposibles de comprobar sobre el terreno a causa de ese banditismo que parece haberse traído en señor y haber descendido de la Sierra Morena para los fines y efectos consiguientes. El engaño de una Cataluña andaluzada, de un Levante habanero, y con la realidad de una Andalucía sajonizada, acabará por disgustar a los extranjeros curiosos que saben que la gaita está en Galicia y Asturias, las castañuelas en todas partes de España menos en Cataluña, y que en nuestro país total puede haber trescientos millones en lugar de treinta millones cual parecen rezar las propagandas.

La explotación desahogada de terrenos y construcciones de «acogida» en los lindes playeros, comúnmente ejercida por la Banca exterior en connivencia con el Ministerio de Hacienda franquista, será otro elemento limitador del turismo poseedor de haberes honrados y jamás de dinero adquirido con ganancia para despilfarrarlo en un país que esconde su naturaleza con cemento armado, tabladura y Maese Pedro en los que un folioteo de bambolina y cara a un negocio desvergonzado, desdora a un país que, fuera de tan interesadas comedias, tiene matices verdaderos y sanos. El engaño de una España de mentirijillas en la que lo único verdadero es el afán de ganar montones de dinero sea como sea, terminará con la gallina de los huevos de oro que viene a representar la ola de turismo cuya alfilerizar marca el año 1964, pero que en 1965 ya decrece y seguirá amoriándose en los años sucesivos.

Entonces, ¿qué hará, qué haría España sosteniendo a un Franco que ha podido insinuar a Wall Street que ya no necesita su oro, por tenerlo (proprio) merced a una industria turística impensada? Si la España interior se vacía hacia las playas transitoriamente ricas, para participar del banquete «turístico» sea con ópinas tajadas, con partiditos medianos, o con miasas superiores al misero condumio lugareño, ¿qué haremos de los hoteles telarañados, de las «residencias» silenciosas, del atendido farolero de Marbella, de Benidorm, de Sallou, de la estúpida torería de Sallou, de la guindada de la comedia daliniana de Cadaqués? Por esas fauces excesivamente abiertas, por venta de playas al negociante francés, alemán o americano con rechazo de la población autóctona; por esa política fácil del dinero providencial que cae en el arco del Estado igual que ocurre

por petróleo en el palacio real de la dinastía árabe y otros reinos soñolientos de barbarie, en la España de hoy se ha convenido en dar prioridad a la industria falsa del turismo, cual si ella hubiese de durar toda la vida. Nadie parece darse cuenta, en las «altas esferas» españolas, de lo falso y precario de esa política económica, de ese empeño en montar tinglados de cartón cuando el país necesita obra duradera, procedimientos valederos y cara al futuro, en lugar de distraerse y orionarse de oro (unos cuantos, no el país) instalando una industria de opereta,

cuyo atrezzo, cuyo costoso aparato se vendrá tristemente abajo, cual decorado inservible, el día que el extranjero visitante de buena fe se cansa de ser burlado, explotado, ridiculizado y despreciado en esta Sierra Morena descendida a las playas del Mediterráneo.

Del Mediterráneo, y en parte menor, del Atlántico; porque Península adentro, piedras viejas aparte, la geografía humana y generalmente la física, son desoladoras. Las arenas de moda del Mare Nostrum significan altar brillante, y la vida interior española la trastienda de la iglesia

donde tantos infelices indígenas hallan cura y lenitivo para sus males. Es, en efecto, algo digno de singular estima lo realizado por Schweitzer. Se trata de un destacado ejemplo, evidenciando que no en todos los hombres de ciencia el favor y los beneficios materiales se antepone a la dignidad profesional, al humanitarismo, a esa piedad que hace vibrar la sensibilidad ante los necesitados, ante aquellos que sufren.

Por asociación de ideas, en lo que concierne a altíza de miras, a arraigados sentimientos humanitarios, uno piensa en nuestro compañero de ideas el doctor Pedro Vallina, perdido allá

el «Bulletin Hispanique», relacionada con la personalidad de Antonio Machado, como poeta y pensador, me indujo a releer su obra «Juan de Mairena», que tiene editada en dos tomos la Editorial Losada, de Buenos Aires.

Machado pone en boca del que, al fin y al cabo es su alter ego: «Juan de Mairena», atinadas consideraciones, dichas con gracia y fina ironía. He ahí unas pocas como muestra: «Nunca profesé de gracioso. Porque no siempre hay ganas de reír; aunque nunca faltan motivos para ello.»

«Nunca os aconsejaré el escepticismo capcioso y melancólico de quienes piensan estar de vuelta de todo. Es la posición más pesada y más ingenuamente dogmática que puede adoptarse. Ya es mucho que vayamos a alguna parte. Estar de vuelta mi, señorío!»

«Consejo de Maquiavelo: No conviene irritar al enemigo. Consejo que olvidó Maquiavelo. Procura que tu enemigo nunca tenga razón.»

«El palto perfecto es el que nunca se asombra de nada; ni aun de su propia estupidez.»

«Los períodos más fecundos de la historia son aquellos en que los modestos se chupan el dedo.»

«Y cuando os queden pocas horas de vida, recordad el dicho español: de cobardes no se ha escrito nada. Y vivid esas horas pensando en que es preciso que se escriba algo de vosotros.»

Y así se podría ir escribiendo, de no tener en cuenta aquello de que para muestra basta un botón.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

¡PASO A LA JUVENTUD!

A uno no le convence del todo esas expresiones rimbombantes que suelen usarse para que ellos sean a modo de un impacto en la atención de las gentes. Posee no poca hinchazón presuntuosa el contenido de todo «slogan», sea de una o de otra naturaleza. Ahora bien; tal vez en su fondo se pueda hallar materias aprovechables, un sentido digno de tenerse en cuenta.

El poner atención en la gente moza es cosa que no puede desestimarse. Ya decía Unamuno: «Si no nos interesa la juventud, ¿qué es lo que nos puede interesar?» Ser joven de cuerpo, tener agilidad física, vigor muscular, para nosotros, quienes ya desentendidos de los años de mocedad venimos siendo idealistas, no suficiente. Creemos que el respeto de la civilización en su concepción más elevada, poco le puede favorecer un conjunto juvenil sin afanes de progreso moral, sin ideales de renovación social.

De ahí que se tenga un marcado afecto para con los jóvenes proplamente dichos que sabemos tienen sentimientos y convicciones de orden libertario. Por esto, ellos y nosotros es de comprender debamos poner empeño en que se logre hacer el mayor proselitismo entre los jóvenes. Todos podemos hacer algo, pero la propia experiencia, y un elemental razonamiento, nos convence de que son los jóvenes aquellos que pueden ser atendidos mayormente en un ambiente que sea juvenil. Un muchacho, o una muchacha, siempre prestará más atención a las palabras que salen de labios de otro joven, que a las que diga aquel que lleva sobre sus espaldas medio siglo, o mucho más.

Cuando, atalayando el panorama internacional, notamos que acá o acullá se hacen concentraciones, comicios juveniles respaldados por organizaciones de tipo político, religioso, o sindical; cuando notamos que en algunas partes incluso el Estado trata de tender sus redes, buscando con métodos de orden recreativo, distraer a la mocedad, uno se pregunta: ¿Dónde está la juventud internacional libertaria? ¿Qué hacen los jóvenes libertarios, en tanto que labor, de envergadura, para atraer a la mocedad? No es reproche, no es ello latosa reprimenda paternalista; es, simplemente, una incitación a la reflexión.

Es necesario que reflexionemos todos en torno a lo que es un problema de envergadura: el proselitismo, la captación de elementos jóvenes. Y el problema no se estudia jaleando, usando frases de tono reverencial al respecto de los jóvenes libertarios que se conocen. Tampoco se resuelve por el procedimiento del enfático «slogan» pidiendo plaza, y casi, casi, aconsejando el asilo y buen caldo y sopas a quienes han pasado cincuenta inviernos...

Entre libertarios, ¿quienes niegan el paso a la mocedad libertaria? ¿quienes se oponen a que estudien, a que hablen, a que escriban, a que luchan, a que rompan moldes y abran senda por su cuenta y riesgo? No vale el dramatizar con exceso lo secundario; ya es sabido que a veces los árboles no dejan ver el bosque. Y atalayando el bosque, es notar que hay miles y millones de jóvenes a los que lanzan mensajes de propaganda quienes a nosotros, a los libertarios de todas edades, no nos ganan en el buen sentido, en la lógica de los razonamientos!

LOS SENTIMIENTOS HUMANITARIOS

Con motivo del fallecimiento del doctor Alberto Schweitzer, se han glosado sus más relevantes cualidades, sus condiciones intelectuales; destacando sus sentimientos humanitarios, puestos en práctica particularmente allá en tierras del África, y en su conocido hospital de Lambaréné,

donde tantos infelices indígenas hallan cura y lenitivo para sus males. Es, en efecto, algo digno de singular estima lo realizado por Schweitzer. Se trata de un destacado ejemplo, evidenciando que no en todos los hombres de ciencia el favor y los beneficios materiales se antepone a la dignidad profesional, al humanitarismo, a esa piedad que hace vibrar la sensibilidad ante los necesitados, ante aquellos que sufren.

Por asociación de ideas, en lo que concierne a altíza de miras, a arraigados sentimientos humanitarios, uno piensa en nuestro compañero de ideas el doctor Pedro Vallina, perdido allá

el «Bulletin Hispanique», relacionada con la personalidad de Antonio Machado, como poeta y pensador, me indujo a releer su obra «Juan de Mairena», que tiene editada en dos tomos la Editorial Losada, de Buenos Aires.

Machado pone en boca del que, al fin y al cabo es su alter ego: «Juan de Mairena», atinadas consideraciones, dichas con gracia y fina ironía. He ahí unas pocas como muestra: «Nunca profesé de gracioso. Porque no siempre hay ganas de reír; aunque nunca faltan motivos para ello.»

«Nunca os aconsejaré el escepticismo capcioso y melancólico de quienes piensan estar de vuelta de todo. Es la posición más pesada y más ingenuamente dogmática que puede adoptarse. Ya es mucho que vayamos a alguna parte. Estar de vuelta mi, señorío!»

«Consejo de Maquiavelo: No conviene irritar al enemigo. Consejo que olvidó Maquiavelo. Procura que tu enemigo nunca tenga razón.»

«El palto perfecto es el que nunca se asombra de nada; ni aun de su propia estupidez.»

«Los períodos más fecundos de la historia son aquellos en que los modestos se chupan el dedo.»

«Y cuando os queden pocas horas de vida, recordad el dicho español: de cobardes no se ha escrito nada. Y vivid esas horas pensando en que es preciso que se escriba algo de vosotros.»

Y así se podría ir escribiendo, de no tener en cuenta aquello de que para muestra basta un botón.

Y así se podría ir escribiendo, de no tener en cuenta aquello de que para muestra basta un botón.

Y así se podría ir escribiendo, de no tener en cuenta aquello de que para muestra basta un botón.

Y así se podría ir escribiendo, de no tener en cuenta aquello de que para muestra basta un botón.

Y así se podría ir escribiendo, de no tener en cuenta aquello de que para muestra basta un botón.

Y así se podría ir escribiendo, de no tener en cuenta aquello de que para muestra basta un botón.

Y así se podría ir escribiendo, de no tener en cuenta aquello de que para muestra basta un botón.

Y así se podría ir escribiendo, de no tener en cuenta aquello de que para muestra basta un botón.

Y así se podría ir escribiendo, de no tener en cuenta aquello de que para muestra basta un botón.

RESTABLECER LA VERDAD (Para «L'Adunata dei Refrattari»)

La experiencia aconseja evitar toda aquella polémica que, de ideológica o táctica en su origen, degenera más tarde en lo pasional. Por nuestra parte, si alguna vez intervinimos en debates polémicos, tratamos de no incurrir en detalles e incisivos que puedan dar lugar a personalismos, ni a tomar bandera por partidismos de fracción o de secta.

No obstante todo nuestro cuidado y prevención, hemos caído en el lazo, incurriendo en una falta grave. Queríamos propiciar un rasgo de fraternal entendimiento, entre los pocos militantes cubanos exiliados que se mantienen en una integridad moral, pese a todos los avatares de su situación, y los compañeros italianos, sobre todo, con los compañeros de «L'Adunata dei Refrattari» y los de «Umanità Nova», empeñados en dura polémica que ahonda las diferencias y que da pie a penosos equívocos. Nos duele el forcejeo entre militantes de cada movimiento (en cada país), tanto como la disputa entre un país y otro. Y en el caso específico de Italia, nada es más doloroso que ese debate que confunde personalismo con interés; común que divide y enfrenta a compañeros a quienes estimo por igual, y a quienes veo sumidos en una lucha estéril. Declaro aquí, que es esa justamente la razón por la que escribo muy poco, lo menos posible, a los amigos que veo situados en fracciones-antagónicas.

El problema «cubano» sirvió como argumento de peso en la disputa, olvidando unos y otros que el «pretexto» no debía sobrepasar, llegando a dominarlos, los problemas ya arduos e íntimos del propio movimiento italiano. Que esto haya conducido a la penosa escena del reciente «convenio» de Bolonia, en la que se sometió al compañero Turroni a una situación que repugna describir, da la medida de la exaceración a que llegaron los ánimos. Yo me siento avergonzado aun sin haber estado presente... Pero vayamos al grano.

Escribí ya varias «crónicas» en torno a Cuba y a sus problemas directos o subalternos. Las dos últimas sobre ese tema llevaban la intención de propiciar fraternal acercamiento entre compañeros cubanos e italianos. Pero tuve poco acierto. Impresionado por una carta firmada por Dane Dillinger, publicada en «L'Adunata dei Refrattari» de 1 de mayo de 1965, creí ver mala voluntad en los compañeros de «L'Adunata», ya que la carta en cuestión apareció sin una línea de comentario del parte de la redacción. Así fue como el 27 de mayo escribí yo: «Dejaremos de lado el citar los detalles de una verdadera campaña de prensa que desencadenan contra los cubanos en general y, en particular, con nuestros afines; utilizando incluso informaciones de los órganos estatales americanos como la CIA y otros del mismo estilo.»

Justamente indignados, los compañeros de «L'Adunata» enviaron la siguiente carta, reproducida por ellos el 21 de agosto de 1965, página 8 de su publicación:

«Al director de COMBAT SYNDICALISTE París. Nos llamó la atención un artículo de Gregorio Quintana, publicado en la página española del número 351, de 27 de julio de 1965. En su «Crónica Internacional», Gregorio Quintana acusa a «L'Adunata dei Refrattari» y a «Umanità Nova» de graves infracciones a las buenas prácticas polémicas, al decir que utilizamos incluso informaciones de los órganos estatales americanos como la CIA y otros del mismo estilo». Rechazamos en absoluto esta acusación y reclamamos a Gregorio Quintana que precise dónde, cuándo y cómo estas informaciones fueron utilizadas por «L'Adunata» —y podemos agregar, y por «Umanità Nova». Las acusaciones de este carácter, si no se justifican, hacen más daño a quien las lanza que a quien las recibe.

Por otra parte, Quintana cita un trozo de una carta de Dave Dellinger a un compañero de California, a propósito de un reportaje sobre la situación en Cuba —que el autor visitó en mayo 1964— como si «L'Adunata» compartiera las opiniones de Dillinger, en tanto que las opiniones de éste fueron extensamente refutadas por la redacción de «L'Adunata», en el número del 15 de mayo de 1965 y más ampliamente aun mediante un artículo del compañero David Wiecek, publicado en inglés en la revista «Liberation» del pasado mes de mayo y en traducción

italiana en «Volontà» de Génova, número 7, julio 1965, y en «L'Adunata dei Refrattari», números 15 y 16, que corresponden al 7 y al 21 de agosto.

Supleniendo que Gregorio Quintana haya sido víctima de informaciones erróneas en cuanto a nosotros y en cuanto a la revista «Liberation» que, mencionada a la vez que se nos hace alusiones sobre la C.I.A., queda en situación dudosa en nuestro periódico, queremos aclarar que «Liberation» es una publicación pacifista de tendencia libertaria, en la que colaboran varios escritores que se declaran anarquistas, como David T. Wiecek y Paul Goodman y el propio Dave Dillinger, pacifista militante de largos años que se declara anarquista y que la semana pasada fue detenido con otros 300 manifestantes en la capital de los Estados Unidos, siendo condenado a un mes y medio de cárcel por una manifestación de protesta contra la intervención militar en la guerra en Vietnam.

Esta nota para que nuestro colaborador se halle en condiciones de restablecer la verdad, en el caso de que, víctimas de informaciones erróneas, estime conveniente aclarar las cosas ante sus lectores.

Saludos cordiales, por la redacción de «L'Adunata dei Refrattari», Mr. S.»

Al leer «L'Adunata» con esta requisitoria quedó estupefacto. ¿Cómo pude escribir tales líneas que no tienen prueba justificante? ¿Me hallaba en un momento de arrebatado ante lo dicho por Dillinger? No es posible volver a reproducir mentalmente la impresión del momento que motivó mi escrito.

Debo pues declarar, para mi propia satisfacción personal, tanto como para restablecer la verdad, que consulté toda la colección de «L'Adunata dei Refrattari» y de «Umanità Nova», que encontré alguna nota que consideré excesiva por su tono y que realmente no facilita el entendimiento entre los compañeros cubanos e italianos. Es mi opinión y en ello insistió. Encontré la nota titulada «La nostra posizione», aparecida el 4 de noviembre de 1961 y reproducida el 23 de mayo de 1965. Creo sinceramente que el comentario que encabeza la reproducción es excesivo. Pero me declaro integrado en esa posición. Al margen de todo otro comentario. En lo que se refiere al párrafo incriminado por «L'Adunata», es mi deber moral manifestar que no encontré nada que justificara mi afirmación. Es decir, que ni en «L'Adunata dei Refrattari» ni en «Umanità Nova», no hallé utilización de informaciones de los órganos estatales como la CIA y otros del mismo estilo. Sólo hay reproducciones de prensa que dejan malparados a los exiliados cubanos.

He de decir, sin embargo, que en el número del 15 de mayo de 1965, «L'Adunata» comenta la carta de Dillinger estableciendo puntos coincidentes con lo que yo decía en mi «Crónica». Y he de continuar explicando que el 3 de junio de 1965, en la crónica siguiente, ofrecí la reproducción del comentario de «L'Adunata» haciendo notar estos puntos de coincidencia.

Para no continuar en la duda, he aquí parte de lo que escribimos el 27 de mayo de 1965: «Vale decir que no habiendo aceptado plenamente la posición y la actitud de los compañeros cubanos, no podemos ofrecer a nadie la sospecha de que proponemos una solidaridad en bloque con todas las actividades que han realizado o desarrollan. Simplemente, proponemos, a unos y a otros: cubanos e italianos, iniciar el diálogo, partiendo de un principio de confianza fraternal entre militantes. Confianza fraternal que, en lógica anarquista, no exige absoluta similitud de criterios o puntos de vista. Por el contrario, esta confianza se afirma en el respeto a la opinión de cada uno. ¿Dónde queda, si no, la personalidad de cada militante? ¿Convenimos en que los compañeros cubanos adoptaron resoluciones —que a mi me parecen absurdas— condenando la conducta de los redactores de «L'Adunata dei Refrattari»...»

Invito a leer mis dos «crónicas» consecutivas para que no quede lugar a dudas en cuanto al espíritu y la intención que guió mi pluma. Y sin que por el hecho de mi rectificación haya llegado a recuperar mi sosiego ante el error cometido, estimo que «L'Adunata dei Refrattari», sus redactores y los de «Umanità Nova» convendrán en que de mi parte hubo ligereza, pero no mala fe.

He de agregar que me mantengo en la posición que motivó mis dos «crónicas».

Actualidad

Cuando se pretende demostrar cuáles fueron las causas originarias de unas u otras discrepancias fundamentales en el seno de nuestra comunidad u organización de comunidades, con funestos resultados posteriores, es frecuente que de esas causas que se intenta analizar, desdiciendo «una» que revela, invariablemente: «... y también la lucha personalista...»

Aseverando de esta forma los términos se pone énfasis en la errónea creencia de que el personalismo es causa primera, ordinaria, lo que entrañaría, por tal motivo, una muy difícil solución de las divergencias planteadas, no siendo sino, por el contrario, efecto, resultado, derivativo, lo que ya nos permitiría vislumbrar, con más optimismo, la ingente tarea deunar voluntades, de cohesionar el movimiento. Y a esta trascendental misión ya encaminado este reducido trabajo.

No descubriremos ningún Himalaya ni ninguna cordillera andina si afirmamos que el problema que mayor acople contiene de agobios que fluyen al caudal de nuestras profundas disidencias y malquerencias, lo constituye España, con la idea permanente de un acariado retorno; unos por llevar el bagaje «renovador» y otros con usar las mismas antañosas valijas, pero que ambos opuestos, sin embargo, convergen en un punto: en que nunca perflan lejana la posibilidad de una solución satisfactoria del problema y, de consiguiente, sentar nuevamente carta de ciudadanía, allá en aquellos lares.

Creo que al respecto merecería ser aconsejable el que se ahondara sabid y profundamente en el análisis de todos aquellos problemas que se concurren en extremo adversos, coadyuvando, externamente, en la creación de situaciones que se vislumbran, en el plano mundial, cada vez más sombrías, imaginativamente comparable a los años aciagos 1940-45 en Europa, y halláramos de inmediato, sin lugar a dudas, los materiales que demostrarian lo inequívoco de todo cri-

¿Personalismo?

por Rómulo CHAVES

Terio inspirado, en una casi total invulnerabilidad de el actual sistema político español.

Todo parece indicar, al conjunto de estos planteamientos que nos ocupan y preocupan, que las naciones basamentadas actualmente en el derecho jurídico y ciudadano democrático, irán sumergiéndose, progresivamente, bajo la presión de sistemas de gobiernos fuertes, incontrolables, y en algunos casos hasta despoticos, en inmediatamente después de las dos potencias consideradas sin objeción como las mayores en poder nuclear y económico, hayan dominado, o minosamente, en su primera fase a las naciones europeas de un lado, y de otro a la China comunista, que con no menos ominosidad trabajan ambos poderes, diez que para impulsar y asegurar sus destinos como yo-nación.

Y de estas tan pecaminosas situaciones, que por poco que se abra la retina se avizoran graves y no lejanas, nos alertan para que deduzcamos de ellas, a priori, las consecuencias más ventajosas hasta donde nos sea dable conseguir, en bien del anarquismo, por supuesto, que de rebote habrá de traducirse en provecho de todo el género humano.

Quiérase decir que si perflamos, en lo cercano, unos cambios más que probables e inequívocos en las distintas políticas de unos pueblos hoy con el sello de la democracia, y que mañana, irremisiblemente, entrañarán inmenso dolor por ausencia de las libertades cívicas más elementales; difícil resulta entonces admitir, ni aun la más tenue ilusión, acerca de cambios favorables en España, siendo que los factores externos que concurren en extremo adversos, coadyuvando, por demás, a fortalecer la dictadura.

Se me podría argüir, al abrigo de unas esperanzas naturales y teniendo presente que nada inmutabile existe en este mundo, que quedan los factores internos a los que se confía por sobre toda otra consideración.

una parte y de otro lado los armamentos, con unos institutos uniformados prestos en cualquier momento que se tercié a emplearlos.

No cabe duda que el descontento de las masas populares, por efecto de tan abominables causas, aumentaría e inclusive se multiplicaría, cuya expresión de repudio con el clamor de más libertad, nada, ni nadie evitaría su exteriorización dentro y fuera de régimen fascista, se fortalecen, de consiguiente, los órganos vitales y de represión internos: la economía de

(Pasa a la página 3.)

«Umbral»

- Sumario del número 45:
- Fontaura: DOLOR, ESPERANZA Y LEALTAD DE SIMONE WEIL.
- Un lector de UMBRAL: ALFONSO VIDAL Y PLANAS.
- Pedro Kropotkin: LA ETICA DE GUYAU.
- Leoncio Pérez: LA NOVELA QUE NO SE HA ESCRITO.
- Mastieno: HERALDOS Y FORJADORES: GALDOS EN EL RUEDO IBERICO.
- José Viadui: ADALIDES DE LA LIBERTAD. JOSE NAKENS.
- J. Guiraud: XV CONCIERTO PAU CASALS EN PRADES.
- Fabio Luz (hijo): FABIO LUZ, ESCRITOR Y HUMANISTA.
- J. Sevilla: LA CIENCIA EN EGIPTO EN TIEMPO DE LOS FARAONES.
- Ignacio Silone: MARTIN BUBER.
- A. Machado, José A. Goytisolo, Jorge Guillén, León Felipe, Miguel Hernández: POESIAS.
- Cosme Paules, Abarrategui, J. Américo Prest, Ramón Serón: POESIAS.
- Julio Estrada: HEM DAY, EL INCANSABLE.
- Juan Ferrer: EL PROBLEMA DE LA INMIGRACION EN CATALUNA.
- Victor Hugo: CARTA A ESPAÑA.
- Noticiero, avisos, libros, fotografías y grabados alusivos. Precio del ejemplar: 1 franco.

